

# LE RETOUR DU PORNO DE PAPA

**Si Internet a apporté une réponse primale et immédiate à nos besoins masturbatoires, il a aussi vrillé notre machine à fantômes émoustillée à la seule vue d'un cul (comme le fut autrefois Jean-Pierre Marielle). Pourtant, les blasés de la branlette à base de gonzos peuvent se réjouir: le bon vieux porno de papa, hédoniste et sans silicone, fait son grand retour du ciné au musée.**



«Les films avaient une âme, la vidéo n'avait rien. La vidéo, c'est juste un moyen de ramasser du fric. Ça coulait à flots mais le film, lui, il avait une texture, une émotion, quelque chose qu'on pouvait saisir et ressentir», raconte le pornographe Ed Deroo à propos de l'année 1982 dans *The Other Hollywood, l'histoire du porno américain par ceux qui l'ont fait*. Autant dire que l'histoire se répète en 2012, où télécharger en cascade du porno au bureau en dix minutes pourrait faire regretter le bon vieux temps où on galérait pour mater discrètement les VHS de Traci Lords... Mais pour tous ceux nés après le Minitel, Hollywood s'apprête à leur raconter les débuts excitants du porno en envoyant la sauce biopic. Tout d'abord, le très attendu *Lovelace*, avec la petite oie blanche Amanda Seyfried dans le rôle-titre. La superproduction revient sur l'histoire de Linda Lovelace, la toute première pornstar et reine de la fellation dans *Gorge Profonde* (*Deep Throat* en version originale), comédie graveleuse avec du sexe non simulé et, il faut le rappeler, un pitch improbable: le clitoris de Linda est situé au fond... de sa gorge! Sorti en 1972, le film a rendu millionnaires les mafieux qui y ont investi une somme dérisoire, tout en inaugurant l'ère du «porn chic». Entre 1973 et 1980, la middle-class s'encanaille dans les salles obscures en matant du porno et les acteurs du X, pour la plupart des hippies sans le sou, concrétisent leur rêve de gloire. «On avait des suites au Plaza Hotel, des limousines, du champagne millésimé (...), c'était tellement glamour», se souvient Marilyn Chambers, célèbre star américaine du X dans les 70's.

Pour exploiter un filon plutôt juteux côté scénario et se rebeller peut-être contre la banalisation actuelle du cul, le cinéma grand public multiplie les hommages à la «sexploitation» underground. D'après Philippe Azoury, critique de ciné et journaliste pour *Obsession (Le Nouvel Obs)*, l'effet rétromania de cet Âge d'or est indéniable: «La sexualité des films porno des 70's est souvent plus joyeuse, surtout si on la compare à

certains gonzos actuels qui ressemblent de plus en plus à de l'abattage. Les idéaux libertaires des années '68-70 donnaient des ailes à certains films. Le grain, l'image en 16mm ou 35mm plus chaude, le montage, la musique, tout ça donne un petit côté "Scorsese des bas-fonds" assez sympa. Et puis ces gens ont été des pionniers et comme tous les pionniers, ils ont imposé cet art banni de tous. Il est incontestable aujourd'hui que le porno est une culture

en soi.» De l'autre côté de l'Atlantique, c'est le réalisateur Michael Winterbottom qui se colle au biopic de Paul Raymond, aka le «King of Soho», avec l'acteur et comique Steve Coogan dans le rôle-titre. Ce Hugh Hefner version british a fait fortune dans les années 70 avec ses clubs de strip-tease et magazines cochons. Comme chez Lovelace, les coulisses de sa vie sont moins reluisantes: tromperies, overdoses, arnaques, arrestations... Bien qu'alléchants



**SORTI EN 1972, DEEPTHOAT A RENDU MILLIONNAIRES LES MAFIEUX QUI Y ONT INVESTI UNE SOMME DERISOIRE, TOUT EN INAUGURANT L'ÈRE DU «PORN CHIC».**

sur le papier, ces films ne sont pas à l'abri de certains pièges: celui de ne pas montrer assez de cul ou de s'astiquer un peu trop sur le côté fait-divers. «Montrer le porno sans le cul est à la fois un contre-sens et une expérience, analyse Azoury. Ça peut produire du ridicule ou au contraire une sorte de régime des images où tout est excité de fait, tout en entraînant une petite frustration qui peut amuser. Imiter le porno est une spirale d'échec, puisque le porno

existe et qu'il est disponible. Le raconter sans l'imiter est un pari plus ambitieux... et plus casse-gueule aussi!»

#### PLAYBOY: BYE-BYE BLONDIE?

Pari moins branlant et tout aussi hot, le projet de film sur la vie de Hugh Hefner, patron de l'empire Playboy, voit enfin le jour après des années de spéculation. Contrairement à Lovelace et Raymond, Hef' est vivant et a (presque) encore toute sa tête. Il aura donc tout le loisir de choisir qui l'interprétera (apparemment, Tom Cruise est sur la liste) et de sélectionner les chapitres préférés de sa vie qui seront transcendés à l'écran. Une chose est sûre, ses soirées partouzes et gros cigares avec Tony Curtis et Jack Nicholson nous font plus saliver que sa vie quotidienne de papy lubrique entouré de blondes plastiques. En effet, l'homme en pyjama se donne du mal pour changer l'image de marque du lapin. L'année dernière, il a célébré la réouverture de son Playboy Club à

Londres, fermé en 1981, pour «partager les notions célébrées dans le magazine — mets et boissons raffinés, jolies filles et divertissements excitants». Sur deux étages, le club select réservé à ses membres (comptez 2000€ l'année) propose un casino, un restaurant et un cocktail bar, le tout peuplé de délicieuses Bunnies qui, pour changer, ont été recrutées sur le naturel de leurs courbes.

Cet effort n'est pas le seul pour redorer le blason du magazine qui, en 1971, écoulait plus de 7 millions d'exemplaires par mois rien qu'aux States. *Playboy* illustrait un mode de vie sensuel, élégant et intelligent avant d'être synonyme de blondes silico-nées écervelées. La ligne éditoriale n'a plus ses Henry Miller ou Nabokov pour signer des articles fouillés. «Playboy ferme la plupart de ses bureaux et prévoit d'arrêter quand Hugh Hefner mourra. La revue plaît essentiellement à un public de seniors! Les jeunes n'ont pas envie de payer pour ce qu'ils peuvent voir gratuitement sur le Net», constate Dian Hanson, pornographe et éditrice du pôle érotique aux éditions Taschen. Pour attirer la génération des fans de Sasha Grey, *Playboy* joue donc la carte de l'héritage vintage. Après le club,



*Page de gauche:* Amanda Seyfried incarnera Linda Lovelace à l'écran, l'actrice mythique de *Gorge Profonde*.

*À droite:* Aucune de ses 8000 partenaires n'a résisté à l'appel du doigt de John Holmes.

Le quotidien de Hugh Hefner dans les 60's: des Bunnies à ses bras le jour et dans son lit la nuit.

*Ci-dessous:* Vanessa del Rio avec son amant à la ville, George Payne, dans un "look" de la fin 70's pour LBO Entertainment. Photo extraite du livre *Vanessa del Rio* publié par Taschen.



le magazine s'est offert un autre bain de jouvence en mettant la jolie Daisy Lowe puis Lindsay Lohan en couverture et dans une esthétique vintage. Bingo, les ventes ont explosé. Mais le papier glacé peut-il encore exciter ?

#### LA GIRL-NEXT-DOOR EN ARGENTIQUE

Sortir une publication soft-porn à l'heure du numérique est logiquement un pari aussi énorme que la filmographie du producteur porno Ron Jeremy. Sauf si l'ouvrage ressemble à un petit bijou artistique qu'on exhibe fièrement sur sa table basse. Après tout, la nudité est un art. *Jacques Magazine*, créé en 2008 par un couple de New-Yorkais branchés qui a malheureusement mis un terme à l'aventure à cause de différends, a presque réussi son coup. Recréant l'atmosphère des revues cul des 70's, avec ses girls-next-door plantureuses, ses clichés argentiques et sa lumière tamisée, *Jacques* transgresse parce que ses modèles n'écartent pas leurs cuisses photoshopées. Elles sont espieuses et naturellement sexy. En 2010 sort *Mirage*, une publication similaire se qualifiant de «jet-set hedonist» et vouant un culte aux vieilles caisses, design des 70's et filles

à poil. Malgré cette ligne éditoriale, ça ressemble à une série mode proprette pour *Vogue*... «C'est la mode la première qui a emprunté à la pornographie vintage, comme l'a fait Terry Richardson. Il a incorporé le porno à la mode à un moment où elle était en quête de transgression, mais elle a volontairement ôté la couche sexuelle pour en faire un truc cool de hipsters», soupire Dian Hanson, qui a été la rédactrice en chef des revues fétichistes *Juggs* et *Leg Show* de 1975 à 2002. «*Jacques* a essayé de faire du vieux *Playboy* et de s'assimiler à un objet de collection, mais c'est un peu trop tôt pour cela. D'ici cinq ans en revanche, les vieux magazines érotiques seront perçus comme des objets de curiosité, à l'instar du vinyle. C'est déjà le cas sur eBay... »

de 1975 à 2002. «*Jacques* a essayé de faire du vieux *Playboy* et de s'assimiler à un objet de collection, mais c'est un peu trop tôt pour cela. D'ici cinq ans en revanche, les vieux magazines érotiques seront perçus comme des objets de curiosité, à l'instar du vinyle. C'est déjà le cas sur eBay : des revues en noir et blanc de gros seins se vendent

jusqu'à 15000 dollars pièce», précise Dian. Faire le pont entre l'art et le porno, tout en montrant l'influence de cette contre-culture sur notre société : voici l'autre créneau proposé par le magazine *Richardson*, lancé par le styliste américain Andrew Richardson qui se dit justement influencé par les interludes intellos des vieux *Playboy*. Interviews de Belladonna ou Sasha Grey, articles et photos signés Bruce

LaBruce, Harmony Korine ou encore Mario Sorrenti, *Richardson* explore les profondeurs métaphysiques de la pornographie et réconcilie les tendances contraires du romantique désabusé et du gros vicelard qui sommeillent en tout un chacun.

#### ORGIE AU MUSÉE

Chez les artistes contemporains, la culture



« D'ICI CINQ ANS, LES VIEUX MAGAZINES ÉROTIQUES SERONT PERÇUS COMME DES OBJETS DE CURIOSITÉ, À L'INSTAR DU VINYLE. C'EST DÉJÀ LE CAS SUR EBAY... »

*Ci-dessus :*  
Photo du modèle Diane Curtis parue dans le livre *The Big Book of Breasts*, Taschen. © A.R.S./yesgirls at yesterdaygirls.com.

*Page de droite :*  
Julien Langendorff, *Goddess Fuzz Fantasy series* (37 cm x 44,5 cm), collage, 2011, courtesy of galerie du jour Agnès b.

108  
porno sert de pompe à inspiration. Robert Crumb, dessinateur de l'ère hippie encore underground jusqu'à ce que ses nanas potelées et velues s'exposent dernièrement au Musée d'Art Moderne de Paris, exorcise depuis 50 ans ses angoisses sexuelles et sa peur des femmes en les imaginant dans toutes les positions... Récemment, l'artiste Julien Langendorff a présenté à la Galerie Agnès b. son exposition *Goddess Fuzz Fantasy*, une série de collages où le sexe et la mort pratiquent un coït visuel ésotérique et possédé. Des manuels d'astronomie déchiquetés se retrouvent entrelacés avec des lesbiennes sorties d'une revue coquine des 70's. Après tout, le sens de la vie cherche aussi bien ses réponses à travers l'alignement des planètes que celui des corps bronzés et voluptueux. «J'utilise du matériel érotique parce que la banalisation à l'extrême de la pornographie n'évoque plus grand-chose actuellement. En tout cas, certainement plus rien de subversif ou de mystérieux. Dans mon imaginaire, j'essaye



de donner une dimension psychédélique à ces images, explique ce plasticien français inspiré aussi par les cultes hippies et par le cinéaste underground Kenneth Anger. Ma fascination pour l'esthétique porno des années 70 est liée à une forme d'hédonisme, de liberté que je n'ai pas connue et que je ne retrouve pas à mon époque. La disparition progressive du monde tangible et les changements comportementaux qui en découlent sont quelque chose d'assez perturbant».

À New York, berceau des « loops », les premiers pornos tournés sous LSD, une expo intitulée *Screw You* rendait hommage cet été à la convergence entre le tabloïd porno *Screw*, fondé en '68 par le vieux dégueu Al Goldstein, et l'avant-garde artistique et littéraire des années de la presse underground. Pour contourner la censure en pleine révolution sexuelle, *Screw* proposait un contenu éditorial arty, comme les performances cul de la Japonaise givrée Yayoi Kusama, désormais célèbre pour sa récente collab' avec Louis Vuitton. À chaque époque sa transgression.

### THE OTHER HOLLYWOOD

Si le porno de daron devient une référence chic esthétiquement et culturellement parlant, il a du mal à exciter notre époque où la représentation d'une baise ultra-violente est la norme éjaculatoire. « La joie rabelaisienne est ce qui manque le plus aujourd'hui dans la représentation générale du porno. Elle manque en premier au porno lui-même qui a abandonné en chemin le fun pour lui préférer tout un régime d'humiliation, explique Philippe Azoury. L'idée que faire du porno est une chose banale n'a pas drainé de joie ni d'envie mais un porno boring à mort, où l'on voit des gens baiser pour du fric comme s'ils allaient au bureau. Il n'y a pas beaucoup de joie dans le porno en ce moment. Bref, le porno nous ressemble ».

En attendant une nouvelle révolution sexuelle joyeuse, le porno à Hollywood continue sa petite invasion perniciose: Bret Easton Ellis cosigne sa première réalisation, *The Canyons*, où Lindsay Lohan, refoulée au casting de *Lovelace*, se rattrape en baisant avec la pornstar du moment,

James Deen. Nick Cassavetes s'attelle à *Cali*, l'histoire d'un faux snuff movie qui tourne mal et James Franco, qui jouera Hugh Hefner dans *Lovelace*, est aussi à l'affiche de *Cherry*, un film qui raconte le destin d'une meuf paumée de 18 ans qui devient pornstar... À vos mouchoirs !

[www.taschen.com](http://www.taschen.com)

[www.richardsonmag.com](http://www.richardsonmag.com)

<http://julienlangendorff.com/>

[www.playboyclublondon.com](http://www.playboyclublondon.com)

La Bunny Virginia Ayer, gardienne du Playboy Club de San Francisco en 1966. Pour rentrer, il faut raquer !

SI LE PORNO DE DARON DEVIENT UNE RÉFÉRENCE, IL A DU MAL À EXCITER NOTRE ÉPOQUE OÙ LA REPRÉSENTATION D'UNE BAISE ULTRA-VIOLENTE EST LA NORME ÉJACULATOIRE.

### À voir, à lire, à jouer

À voir: *L'enfer pour Miss Jones* de Gerard Damiano, le réalisateur de *Gorge Profonde*. *Boogie Nights* de Paul Thomas Anderson. *Derrière la porte verte* des frères Mitchell, sorti en '71 et présenté au Festival de Cannes. Les pornos du cinéaste français José Benazerf. *Inside Deep Throat* de Fenton Bailey, le docu sur les coulisses du film et ses répercussions, narré par Dennis Hopper.

À lire: *The Other Hollywood: une histoire du porno américain par ceux qui l'ont fait* de Legs McNeil et Jennifer Osborne (éd. Allia). *Porn King: The Autobiography of John C. Holmes* de John C. Holmes (éd. Morning Star Communications / First Edition), disponible sur Amazon. *Le cinéma X* de Jacques Zimmer (éd. La Musardine). *Playboy's Greatest Covers* de Damon Brown (éd. Sterling), disponible sur Amazon.

À jouer: Rendez-vous au Beverley, le dernier ciné porno à Paris qui diffuse exclusivement des pépites 35mm des 60's et 70's.

Attention, public gériatrique très cochon !

(14, rue de la Ville Neuve, Paris 2<sup>e</sup>.)

Tél.: 01 40 26 00 69).